

LE CONSEILLER
DES FEMMES.

REVUE LITTÉRAIRE.

PAROLES D'UN CROYANT.

Voici venir un livre nouveau, une œuvre en style biblique, où tout est énergique et grand. Le livre intitulé *Paroles d'un Croyant*, a par son importance fixé l'attention de la partie éclairée de la population. Jamais rien de plus hardi ne fut donné au monde, et il y a dans cette application des paroles sacrées, bien des leçons pour les rois et pour les peuples. M. de La Mennais rejeunit les écritures, il parle comme les prophètes, mais il se fait comprendre à tous, et son style, pour être imité, n'en est pas moins élégant et pur. Assis sur le rocher des siècles, déroulant un à un tous les faits du passé, c'est sur eux qu'il s'appuie pour prédire l'avenir.

Les paroles d'un croyant sont belles d'audace et souvent frappantes de vérité. Ecrites en 1833, on s'étonne de les voir en beaucoup de points réalisées en 1834.

Est-ce donc que celui qui a l'expérience du passé a l'intelligence de l'avenir ? Est-ce qu'il est dans les secrets de Dieu pour dire au monde ses destinées ? En vérité nous savons...

Du reste, il s'agit moins pour nous d'émettre une opinion à cet égard que de donner à nos lectrices un ouvrage à juger.

Nous allons remplir notre tâche avec conscience.

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

dit M. de La Mennais dans ses premières lignes ; et comme pour entrer en matière à la manière des prédicateurs chrétiens :

Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.

Que celui qui a des oreilles entende ; que celui qui a des yeux les ouvre et regarde, car les temps approchent.

Chapitre 2, l'auteur ajoute :

Prêtez l'oreille, et dites-moi d'où vient ce bruit confus, vague, étrange, que l'on entend de tous côtés.

Posez la main sur la terre, et dites-moi pourquoi elle a tressailli.

Quelque chose que nous ne savons pas se remue dans le monde : il y a là un travail de Dieu.

Est-ce que chacun n'est pas dans l'attente ? Est-ce qu'il y a un cœur qui ne batte pas ?

Fils de l'homme monte sur les hauteurs, et annonce ce que tu vois.

Ici le poète interroge le Fils de l'homme, qui lui répond :

Je vois à l'horizon un nuage livide, et autour une lueur rouge comme le reflet d'un incendie. Je vois les fleuves changer leur cours, les collines chanceler, et en tombant combler les vallées.

Tout s'ébranle, tout se meut, tout prend un nouvel aspect.

Fils de l'homme que vois-tu encore ?

Je vois des tourbillons de poussière et ils vont en tous sens ; et se choquent, et se mêlent, et se confondent : ils passent sur les cités, et quand ils ont passé, on ne voit plus que la plaine.

Je vois les peuples se lever en tumulte et les rois pâlir sous leur diadème. La guerre est entre eux, une guerre à mort.

Je vois un trône, deux trônes brisés, et les peuples en dispersent les débris sur la terre.

Je vois un peuple combattre comme l'archange Michel combattait contre Satan : ses coups sont terribles, mais il est nu, et son ennemi est couvert d'une épaisse armure.

O Dieu ! il tombe ; il est frappé à mort. Non, il n'est que blessé. Marie, la vierge mère, l'enveloppe de son manteau, lui sourit et l'emporte pour un peu de temps hors du combat.

Ainsi c'est à la femme que M. de La Mennais confie les douleurs de l'humanité, c'est elle qu'il charge de les guérir, comme seule capable de les comprendre.

Il continue en ces termes dans le même chapitre :

Je vois un autre peuple lutter sans relâche, et puiser de moment en moment des forces nouvelles dans cette lutte. Ce peuple a le signe du Christ sur le cœur.

Je vois un troisième peuple sur lequel six rois ont mis le pied, et toutes les fois qu'il fait un mouvement, six poignards s'enfoncent dans sa gorge.

L'auteur passe ainsi en revue tous les peuples et leurs destinées. Vient ensuite le tour des rois. Il dit comment aux temps anciens la terre était belle, riche et féconde ; comment ses habitans vivaient heureux, parce qu'ils vivaient en frères : il dit comment le serpent, se glissant au milieu d'eux, leur ame se troubla ; il dit comment, après avoir écouté sa parole, ils se levèrent se proclamant tous rois. Puis il ajoute :

Il se passa là des mystères étranges ; il y eut des chaînes, des pleurs et du sang.

Ici l'auteur montre les peuples asservis et dit :

Et je compris qu'il devait y avoir un règne de Satan avant le règne de Dieu : et je pleurai, et j'espérai. Et la vision que je vis était vraie, etc.

Puis le croyant rappelle aux hommes ces paroles de charité : « Aimez-vous les uns et les autres. » Il montre comment l'amour fait l'union, et comment l'union fait la force. Son esprit toujours occupé de l'harmonie des peuples réclame pour eux l'universelle fraternité. Voici dans quels termes il s'exprime à cet égard :

Ne dites point : celui-ci est d'un peuple, et moi je suis d'un autre peuple. Car tous les peuples ont eu le même père, qui est Adam, et ont dans le ciel le même père, qui est Dieu.

Si l'on frappe un membre, tout le corps souffre. Vous êtes tous un même corps, etc.

Ne soyez pas comme les moutons, qui, lorsque le loup a enlevé l'un d'eux ; s'effraient un moment et puis se remettent à paître ; car, pensent-ils, peut-être se contentera-t-il d'une première ou d'une seconde proie : et qu'ai-je à faire de m'inquiéter de ceux qu'il dévore ? qu'est ce que cela me fait, à moi ? Il ne me restera que plus d'herbe,

En vérité, je vous le dis : ceux qui pensent ainsi en eux-mêmes sont marqués pour être la pâture de la bête, qui vit de chair et de sang.

Ensuite viennent les exhortations à la justice, que le poète appelle la vie et la charité, etc. Dans ce sentiment de justice il trouve encore la loi d'égalité, et dit :

Les hommes égaux entr'eux, sont nés pour Dieu seul, etc.

Que celui qui veut être le plus grand parmi vous soit votre serviteur, etc.

Et dans le chapitre suivant, pour poser en exemple que l'union fait la force.

Un homme voyageait dans la montagne, et il arriva en un

lieu où un gros rocher, ayant roulé sur le chemin, le remplissait tout entier, et hors du chemin il n'y avait point d'autre issue ni à gauche ni à droite. Or, [cet homme, voyant qu'il ne pouvait continuer son voyage à cause du rocher, essaya de le mouvoir pour se faire un passage, et il se fatigua beaucoup à ce travail, et tous ses efforts furent vains.

Ce que voyant, il s'assit plein de tristesse et dit : que sera-ce de moi lorsque la nuit viendra et me surprendra dans cette solitude, sans nourriture, sans abri, sans aucune défense, à l'heure où les bêtes féroces sortent pour chercher leur proie?

Dans cette partie de son ouvrage, M. de La Mennais fait successivement arriver plusieurs voyageurs impuissans comme le premier : « Enfin l'un d'eux dit aux autres : prions, etc. »

Et il ajouta après avoir prié :

Ce qu'aucun de nous n'a pu faire seul, qui sait si nous ne le ferons pas ensemble ?

Et ils se levèrent, et tous ensemble ils poussèrent le rocher, et le rocher céda, et ils poursuivirent leur route en paix.

Le voyageur, c'est l'homme; le voyage, c'est la vie; le rocher, ce sont les misères qu'il rencontre à chaque pas sur sa route.

Dans les chapitres suivans sont contenues des réflexions sur l'origine de l'esclavage, sur l'exploitation de l'homme par l'homme, etc. Le poète déplore les misères humaines, les inégalités des conditions, etc. Il rappelle aux hommes qu'étant tous fils du même Dieu et frères du même Christ, ils doivent tous se sauver ou mourir ensemble. Ce qu'ayant fait,

Ils sentirent en eux une force divine, et j'entendis leurs chaînes craquer, et ils combattirent six jours contre ceux qui les avaient enchaînés, et le sixième jour ils furent vainqueurs, et le septième jour fut un jour de repos.

Et une voix, comme la voix d'un ange, retentit dans les cieux : Gloire à Dieu, qui a donné l'intelligence, l'amour, la force à ses enfans ! Gloire au Christ, qui a rendu à ses frères la liberté.

Dans cette partie de son ouvrage, l'auteur fait intervenir les souverains de la terre, vaincus bientôt par la liberté :

Dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre sept hommes vêtus de pourpre, et la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur sept sièges de fer.

Et au milieu de la salle s'élevait un trône composé d'ossements, et au pied du trône, en guise d'escabeau, était un crucifix renversé ; et devant le trône, une table d'ébène ; et sur la table, un vase plein de sang rouge et écumeux, et un crâne.

Et les sept hommes couronnés paraissaient pensifs et tristes, et du fond de son orbite creux, leur œil de temps en temps laissait échapper des étincelles d'un feu livide.

Ici M. de La Mennais, après avoir fait boire du sang à celui d'entre tous les rois qui semble le plus faible, lui fait maudire la liberté dans la personne du Christ, et tous ensemble abolissent la religion, la Science et la pensée. Puis ils ajoutent :

Divisons pour régner. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince.

... Epuisons la force et l'énergie et le courage par la corruption.

Le septième roi dit :

Il faut gagner les ministres du Christ avec des biens, des honneurs et de la puissance.

Et ils commanderont au peuple, de la part du Christ, de nous être soumis en tout, etc.

Et le peuple les croira, et il obéira, etc.

Et tous répondirent : Il est vrai, gagnons les prêtres du Christ.

Et tout-à-coup la lampe qui éclairait la salle s'éteignit, et les sept hommes se séparèrent dans les ténèbres, et il fut dit à un

juste, qui en ce moment veillait et priait devant la croix : Mon jour approche; adore et ne crains rien.

.... Et les sept rois vaincus arrivent par sept sentiers à un rocher où se trouvent sept pierres recouvertes de je ne sais quoi d'humide et de vert, semblable à la bave d'un reptile.

Et sur l'un des sentiers une ombre se mouvait, etc.

Et à l'endroit du cœur cette forme humaine avait une tache de sang.

Et six autres ombres arrivèrent successivement.

Et après un long silence l'une dit :

Le Christ a vaincu, maudit soit-il !

Et une autre reprit : la foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples ; la foi et la pensée ont affranchi la terre.

Et une autre dit : nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a réunis contre nous.

Et une autre dit : nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes.

Et une autre : nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os.

Et une autre : nous avons cru étouffer la liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine.

Alors la septième ombre : le Christ a vaincu : maudit soit-il.

.... Et une main marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

Le croyant revient alors sur la nécessité de l'amour entre les hommes.

L'amour repose au fond des âmes pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh ! si vous saviez ce que c'est qu'aimer ?

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtements pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

.....

Vous dites que vous aimez vos frères : et que feriez-vous donc si vous les haïssiez ?

Puis il tonne contre l'impiété.

La parole qui nie Dieu brûle les lèvres sur lesquelles elle passe, et la bouche qui s'ouvre pour blasphémer est un soupirail d'enfer.

L'impie est seul dans l'univers. etc.

L'espérance d'une autre vie, véritable bien d'un croyant, inspire à son tour M. de La Mennais. La foi, les consolations de la prière, et tout ce que la religion offre de douceurs, est mu par cet écrivain avec une rare imitation évangélique, et si l'on ne pense pas comme lui sur beaucoup de points, toujours est-on touché de la vérité de ses paroles quand il s'élève jusqu'à Dieu. Pour lui, point de maître sur la terre, mais un seul maître dans le ciel :

La liberté luira sur vous, lorsqu'au pied de la croix sur laquelle le Christ mourut pour vous, vous aurez juré de mourir les uns pour les autres.

.....

Pour être libre il faut avant tout aimer Dieu, car si vous aimez Dieu, vous ferez sa volonté; et la volonté de Dieu est la justice et la charité, sans lesquelles point de liberté.

Dans les chapitres suivans les mêmes pensées reçoivent un plus grand développement : le poète a des visions ; il passe les rois et les peuples en revue, et marque de réprobation ceux qui par ambition flattent les gouvernans.

Les petits oiseaux font leur nid dans l'herbe, et les oiseaux de proie sur les arbres élevés.

Puis il dit un vieillard qui gémit, un pèlerin qui le console et qui cherche à lui rendre l'espérance en lui faisant comprendre qu'il y a des misères plus grandes

que sa misère, et que ce n'est pas l'opprimé qui souffre le plus, mais l'opprimeur. Et, à l'aide d'une vision, il le transporte dans un vaste palais où il voit des choses étranges; ainsi, un roi qui dort, un peuple qui veille, qui menace et qui dit :

Nous nous étions dévoués pour toi, et voilà le prix que nous avons reçu. Dors, dors, nous ne dormons pas, nous. Nous veillons l'heure de la vengeance : elle approche.

Et le sang se figeait dans les veines de l'homme endormi. etc.

Et successivement le vieillard voit plusieurs rois endormis, et son ame recule épouvantée des dangers qui les entourent, et s'étant réveillé il rend grâces à la providence de la part qu'elle lui a faite dans les douleurs de la vie.

Et le pèlerin lui dit : Espérez et priez; la prière obtient tout, etc.

M. de La Mennais, soutenant toujours son ton prophétique, distingue le bien qui vient de Dieu, et le mal qui vient de Satan. Il montre la puissance royale s'établissant par la force des armes ou par le pouvoir de Satan, qu'il appelle le roi des oppresseurs, et, parlant des jeunes soldats, il ajoute :

Je leur ferai deux idoles qui s'appelleront honneur et fidélité, et une loi qui s'appellera obéissance passive.

Plus bas, en parlant des conséquences de cette loi :

Et l'on vit les enfans du peuple lever le bras contre le peuple, égorger leurs frères, enchaîner leurs pères, et oublier jusqu'aux entrailles qui les avaient portés.

.....

Je vous le dis en vérité, depuis la séduction de la première femme par le serpent, il n'y a point eu de séduction plus effrayante que celle-là.

Mais elle touche à sa fin. etc.

Et Satan fuira dans ses cavernes avec les dominateurs des nations.

Ici le poète interroge un jeune soldat en ces termes :

Jeune soldat où vas-tu ?

Je vais combattre pour Dieu et les autels de la patrie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat !

Et à chaque demande une réponse, et puis une bénédiction qui revient douce et cadencée comme un tendre refrain.

Ainsi successivement le soldat combat pour la justice, pour les droits de tous, contre l'oppression, contre les tyrans, pour la société, pour que chacun mange en paix le fruit de son travail, pour que la faim soit chassée des chaumières, pour que l'abondance, la sécurité et la joie rentrent dans les familles, pour que les barrières qui séparent les peuples soient renversées, afin qu'ils puissent s'embrasser comme fils du même père, destinés à vivre dans un même amour, etc.

Nous regrettons que ce chapitre, l'un des plus remarquables comme style soit trop long pour être reproduit, nous en avons succinctement rendu le sens.

M. de La Mennais s'attache ensuite à prouver que l'homme ne peut obtenir la liberté sans le secours de Dieu.

Le règne de Dieu, je vous le dis encore, c'est le règne de la justice dans les esprits et de la charité dans les cœurs, etc.

La liberté est le pain que les peuples doivent gagner à la sueur de leur front.

Ne dites pas : c'est souffrir beaucoup pour des biens qui ne viendront que tard.

S'il ne vous est pas donné d'en jouir, vos enfans en jouiront et les enfans de vos enfans.

La liberté et la justice vous pèseront dans la même balance où vous les aurez pesées. Apprenez donc à en connaître le prix.

Il y a des peuples qui ne l'ont point connue, et jamais misère n'égala leur misère.

En différens endroits l'auteur ajoute que la justice est la moisson des peuples, sa liberté sa richesse, son repos et sa gloire. Il dit comment l'homme, être à la fois matériel et intellectuel, doit surtout développer les facultés dont son ame est douée, car c'est là seulement que se trouve la supériorité.

Dans le chapitre suivant l'auteur attache toute sa pensée aux souffrances de l'exil. Il montre un homme cherchant sur une terre étrangère une famille, des amis, une patrie, et n'y trouvant que l'indifférence et toujours une parole déchirante qui répète : « L'exilé partout est seul! »

Mais l'exilé retrouve sa patrie, sa véritable patrie. Le ciel lui est ouvert, une nouvelle vie s'ouvre pour lui, il s'écrie :

Saint, saint, saint, est celui qui a détruit le mal et vaincu la mort.

Et le fils se pencha sur le sein du père, et l'esprit les couvrit de son ombre, et il y eut entr'eux un mystère divin; et les cieus en silence tressaillirent.

Ici finit l'ouvrage de M. de La Mennais; nous avons pris à tâche d'en faire l'analyse exacte, nous nous dispenserons de donner notre opinion sur sa valeur, convaincues que notre critique ou notre approbation ne seraient qu'une superfluité. Nous fournissons à nos lectrices tous nos matériaux, qu'elles jugent elles-mêmes, et nous fassent grâce des réflexions qui, en ajoutant beaucoup à la longueur de cet article, dépasseraient les limites auxquelles nous sommes bornées par le cadre de notre journal.

Les paroles d'un *Croyant* se trouvent chez tous les marchands de nouveautés. Prix : 7 fr. 50 c.

La directrice, Eug. NIBOYET.

L'AMI THOMAS.

C'est une étrange chose que les conseils :
l'avare même en est prodigue.

DE SECUR, *Pensées et Maximes.*

Si rien n'est plus à propos qu'un bon conseil, rien aussi n'est plus ridicule que les conseils de certaines gens.

Mon ami Thomas, fort honnête homme du reste, était rangé dans cette catégorie ; mais il s'en inquiétait peu, et le plaisir qu'il avait à jeter ses paroles dans toutes les conversations, le faisait passer sur les mistifications qu'il recevait par fois. C'était un singulier personnage, que mon ami Thomas ; et d'abord en fait d'amitié, vous saurez, Mesdames, que je n'en avais pas du tout pour lui ; mais Thomas se disait l'ami de tout le monde, et ce mot : mon ami était, devant son nom, comme une vivante épigramme qu'on lui lançait en l'abondant.

Thomas aimait le monde, et le monde ne pouvait le souffrir : c'est qu'il avait surtout l'art de le fatiguer sans l'intéresser, et le monde, vous le savez, ne pardonne guère l'ennui qu'on lui cause. Pautre Thomas ! au fait, de quoi s'avisait-il ? qui lui avait donné le droit de prêcher une société qui ne veut pas être prêchée ? Était-il donc parfait, lui, Thomas ? Ecoutez et jugez.

Thomas, son nom vous le prouve, n'était pas fils d'un grand seigneur. Peu favorisé de la nature, il n'eut d'abord à éprouver au collège que les rebuffades de ses camarades. Ses cheveux rouges et crépus lui valaient, entr'autres choses, plus de coups d'épingles que de serremens de mains : aussi quand il eut terminé ses

études , Thomas commença-t-il par se raser et prendre perruque. Perruque à vingt ans ! il devait l'être toute sa vie : cela fut fait. Or , vous sentez qu'une tête à perruque doit avoir de la gravité , et Thomas voulut être grave. Il étudia le droit , et se crut docteur. Quelques personnes furent lui demander des conseils ; dès-lors il en donna à tout le monde. On lui tourna le dos , il se fâcha. Il voulut faire du sentiment , on lui rit au nez. Ses nerfs s'agacèrent , son amour-propre s'irrita ; il devint furieux. Bon Thomas ! J'étais alors jeune et crédule. On me parla de lui , je voulus le voir. Je lui trouvai d'abord un visage moins pur que ses paroles ; toutefois comme je ne vis sur son bureau que des livres insignifiants et des journaux sans couleur , je ne permis à mon esprit aucune réflexion maligne ; j'attendis... Ce ne fut pas en vain. Bientôt l'homme aux conseils se laissa déborder par sa nature verbeuse , et je fus inondée d'un déluge de mots au travers desquels je retins ceux-ci : Que le savoir faire vaut mieux que le savoir ; que la prudence est la mère de la sûreté ; que trop parler nuit , etc. , etc. , et beaucoup d'autres choses de la même valeur , dont je crois inutile de vous entretenir. Je sortis , c'était temps , car je mourrais d'ennui... Peu de jours après , une circonstance particulière me reconduisit chez Thomas ; j'avais un service à lui demander pour une amie ; il me donna force conseils , promit beaucoup sans rien tenir , et me convainquit que , pour lui comme pour beaucoup d'autres , faire n'est pas la conséquence de dire. Il était égoïste , Thomas , je le compris d'abord et n'y retournai plus... Quelques années après , le hasard me le fit rencontrer ; il avait fait fortune. Insinuant et flexible , en prenant tous les biais , il était devenu l'ami , le confident intime d'un

homme du pouvoir, et justifiait par-là sa maxime favorite que le savoir faire vaut mieux que le savoir.

Thomas, au faite des grandeurs, devint moraliste par raison d'état ; ses actes et ses paroles n'eurent jamais rien de commun ensemble ; mais que faisait cela ? De nos jours, on ne juge pas le fond par la forme ; on sait trop bien que celui qui agit le mieux est celui qui parle le moins, et que le vrai sage est celui qui dit qu'être et paraître sont deux mots qui ne rendent pas une même idée : être quelque chose par son mérite, c'est rare ; paraître quelque chose est plus commun.

Thomas paraissait donc beaucoup, et, malgré sa perruque, tenait bien au pouvoir ; chacun le saluait, l'encensait, le félicitait, Thomas se croyait tout dû... Plusieurs fois le gouvernement changea ; mais lui, audacieux et fluet, eut toujours une maxime prête pour justifier ses actes ultérieurs et rester à sa place, quand même. Il ne donnait plus de petits conseils, Thomas, il se croyait devenu diplomate et ne s'adressait plus qu'aux rois. Or, un jour il advint qu'on se lassa de son ennuyeuse morale, on le renvoya, et lui, qui s'était dit l'ami de tout le monde, ne trouva pas un homme qui se rappelât son nom. Revenu jusqu'à moi, je lui retournai quelques-uns des conseils qu'il m'avait donnés : eh ! mon ami, dit-il, tire-moi d'embarras, tu feras après ta harangue... C'est bien, Thomas, tu viens de prononcer ta condamnation ; il la comprit... Humilié, repoussé de tous, seul avec sa perruque et son fonds de conseils, Thomas se retira sans bruit dans un modeste hameau où il exerce fort honorablement depuis la profession de moraliste. Pauvre Thomas ! adieu à tes conseils, à toi ; tu as voulu avoir un langage plus vrai que ton visage, et le monde t'a méprisé ; car le monde, vois-tu, Thomas, aime sur-

tout la franchise ; il permet bien qu'on ne dise pas tout ce qu'on pense ; mais il veut qu'on pense tout ce qu'on dit , et celui qui trahit sa pensée , sera tôt ou tard puni par où il a péché. Ne te plains pas , Thomas , tu avais pris un masque qui n'allait pas à ton visage ; mets dans un sac tes insignifiants conseils , et jette-les à l'eau ; car, vois-tu , « c'est une si étrange sorte de bien, que l'avare même en est prodigue. » Repose-toi , Thomas.

La Directrice , Eugénie NIBOYET.

Nous croyons faire plaisir à nos lectrices en mettant sous leurs yeux les vers d'une jeune poète de dix ans. Dire que cette enfant est fille de M^{me} Valmore, n'est-ce pas faire pressentir toute la gloire de son avenir ? Citer ses vers , remplis de grâce et de simplicité , n'est-ce pas aujourd'hui attacher le premier fleuron à sa couronne ?

A UN PÈRE.

O Lamartine ! ô toi que le ciel a formé
 De tout ce qu'il avait de pur et de suave,
 Se peut-il, se peut-il, ton ame douce et grave
 Est triste, ô Lamartine ! et pour avoir aimé !
 C'est donc triste d'aimer ? Quand ta lyre divine,
 Berçant l'enfant joyeux par ton cœur adoré,
 La mort le regardait de sa tranchante épine,
 Elle cherchait le cœur de l'arbuste pleuré...
 Père, console-toi ! ta fille bien aimée
 Est montée où la mort n'entre que désarmée !
 C'est Dieu qui l'a voulu, c'est Dieu qui l'aimera.
 Ainsi ne pleure plus, père, il te la rendra.

Ondine VALMORE.

EXPÉRIENCES DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE,

Expliquant les phénomènes généraux des corps employés dans les circonstances ordinaires de la vie, destinées à compléter l'instruction des femmes.

Ce cours, professé par M. Camille Rey, dans l'intérêt des dames, a droit à notre attention particulière. Le prix modique de 50 fr., auquel il est fixé, le talent du professeur et l'intérêt qui se rattache aux matières qu'il traite, sont des motifs plus que suffisants pour décider les jeunes femmes à se faire inscrire chez M. Rey, cours Morand, n° 2 bis, aux Brotteaux.

AVIS.

Les personnes qui n'ont souscrit à notre journal que pour un abonnement de six mois sont priées de le renouveler si elles ne veulent éprouver aucun retard.

On demande à prendre en pension deux ou trois dames, dans une habitation délicieuse, située à dix minutes de la ville. S'adresser au bureau du journal.

— On demande pour la ville une dame à prendre en pension. S'adresser comme dessus.

LÉON BOITEL, gérant.

Imprimerie de L. BOITEL, quai St-Antoine, 36.